

c a sou ce

87

Ann. Univ. Bénin, Sér. Lett. Tome XII, 1992 pp 95-111

ANNALES DE L'UNIVERSITE DU BENIN

INSTRUMENTS DE MUSIQUE AU TOGO EN PAYS ADELE ET TEM

C. GUILMAIN-GAUTHIER(1) & J.-C. BARBIER (2)

(1) Ethnologue à Bordeaux
(2) Sociologue ORSTOM

INTRODUCTION

Entre Nord et Sud du Togo, le pays adélé présente une importante collection d'instruments de musique. Un premier inventaire en a été dressé à Yégué, le 1er décembre 1984, lors d'une tournée conjointe des deux auteurs de cet article. Nous reprendrons ici la note qui avait été rédigée à cette occasion par J.-C. Barbier. Un second inventaire a été réalisé par Chantal Guilmain-Gauthier, trois ans plus tard, en décembre 1987, au village de Tintchro, portant essentiellement sur des tambours.

Les Kotokoli, population plus septentrionale, disposent d'instruments plus variés ; sans doute parce qu'ils ont mis à profit leur position sur les axes commerciaux de la période précoloniale, notamment les itinéraires que les marchands soudanais empruntèrent pour le commerce de la cola et qui irriguèrent, durant plusieurs siècles, les chefferies du pays tem. On retrouve chez eux une importance des tambours, avec une nette influence soudanaise en ce qui concerne les tambours portatifs ; mais ils ont en plus l'agrément de luths et de flûtes. Par ailleurs, ils utilisent la double cloche, alors que les Adélé ne semblent pas avoir connu d'instruments en fer.

Deux inventaires ont été effectués en pays tem, par J. - C. Barbier : un premier à Koumondé (préfecture Assoli, au sud de Bafilo), le 23 novembre 1984, à l'occasion d'un enregistrement musical réalisé par Artur Simon, directeur du Département de Musicologie du Musée ethnographique de Berlin ; un second à Adjéidè (préfecture de Tchamba, au nord de Tchamba), dans le cadre d'une étude sur la vie associative, en novembre 1989.

TOME XII - 1992

SERIE LETTRES

ISSN 1016 - 9202

LES PRESSES DE L'UNIVERSITE DU BENIN

LOME - 1992

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

930908

95 N° : 38001 ex 1
Cote : B

Nous posons ainsi quelques jalons pour une étude comparative plus systématique. Ces inventaires renouent avec la tradition ethnographique allemande (voir par exemple von H.Klose, 1906, «Musik, Tanz und Spiel in Togo», *Globus*, tome LXXXIX, n°5, 1er février, pp.69-75), qui accorde une grande attention aux cultures matérielles, lesquelles sont considérées comme témoins de l'histoire et révélatrices des interrelations entre groupes ethniques. Il est bien entendu trop tôt pour émettre des conclusions, mais nous pouvons souhaiter que d'autres études viennent s'ajouter aux nôtres, afin de couvrir, en ce domaine, le patrimoine culturel du Togo.

- PAYS ADELE

Instruments de musique en pays adélé

A - INVENTAIRE A YEGUE

Dibêngkplên

Dibêngkplên (fig.1) est un tambour muni d'une bretelle permettant de le porter à l'épaule. L'exemplaire qui nous a été présenté par le chef de canton, Konto Kossi Agnakouafre II, était recouvert de sang coagulé, formant sur l'instrument une croûte noire d'épaisseur inégale ; ceci donne à penser qu'il sert à des rituels (sans doute est-ce à cause de cette fonction qu'il nous fût montré en premier).

Dibêngtélé

Ce tambour d'aisselle (fig.1), plus léger que *dibêngkplên*, est dépourvu de bretelle. Il est entouré d'une peau de léopard (à défaut, on brode un tricot de laine ; par exemple pour remplacer les parties qui sont usées !). On ne tape pas ce tambour, mais on en râche la surface sonore - faite, comme pour la plupart des tambours adélé, de peau d'antilope («la biche rouge», selon nos informateurs) - au moyen d'un bois. La peau de ce tambour, mince et sensible, est protégée par un cache, lui-même en peau. C'est un tambour de guerre, qu'on emportait au combat.

Les tambours atempa

Ils sont gémellaires (fig.1) et donc appelés sous la forme plurielle *atempa* (singulier : *ditempa*). Plus volumineux que les tambours précédents, ils sont sur pied ; mais on les pose à même le sol, sans support, contrairement à ceux du même genre qu'utilisent les Kotokoli, population plus septentrionale. Des stries décoratives épousent le galbe du ventre de l'instrument.

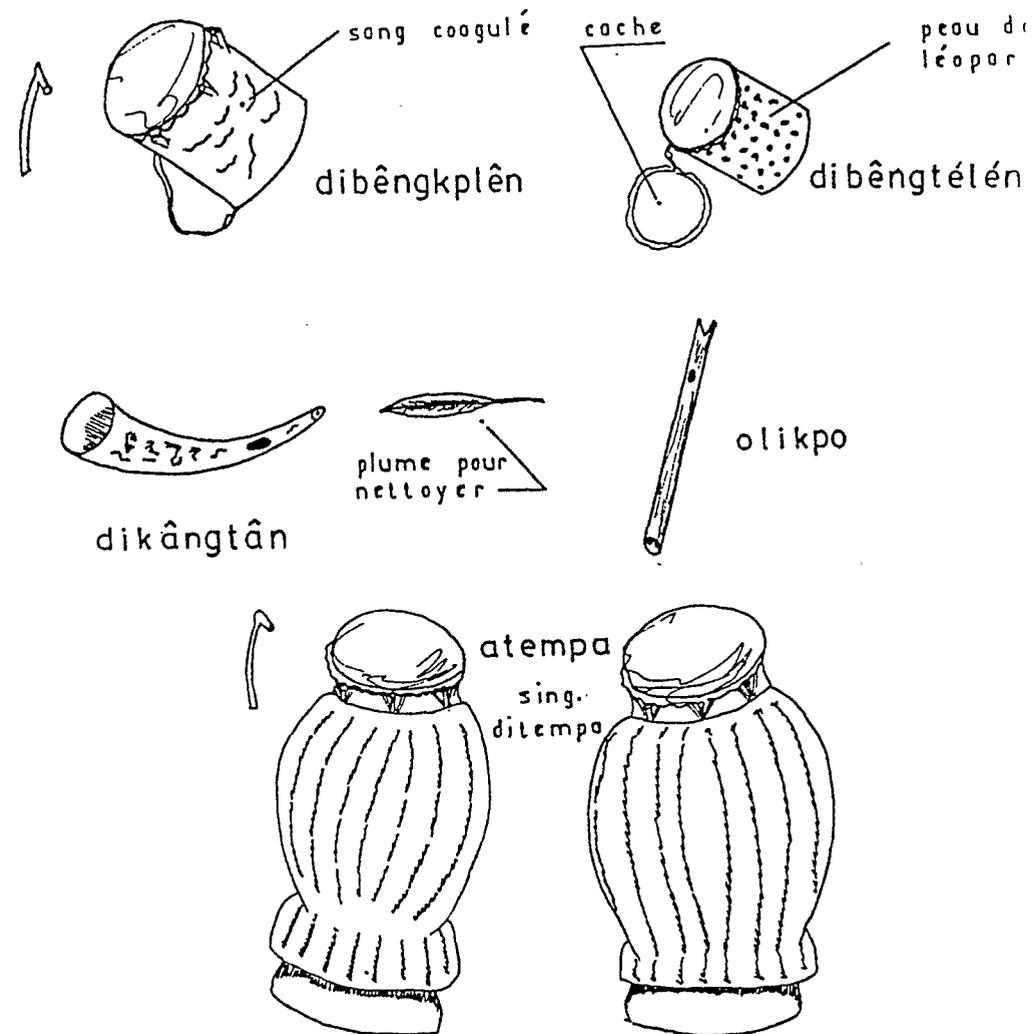


fig. 1 - instruments de musique en pays adélé
(Yégué, 1987, dessins de J.-C. Barbier)

Dikàngtán

Dikàngtán (fig.1) est un olifant sculpté en ivoire. Celui qu'on nous présentait était de petite dimension (environ 35 cm). Une petite plume se trouvait engagée dans le conduit qui rejoint le trou par où souffle le musicien, afin d'empêcher que des insectes ne s'introduisent dans cette partie de l'instrument. D'un doigt, le musicien bouche cet orifice lorsqu'il joue de l'olifant.

Olikpo

Olikpo (fig.1) est une petite flûte de 20 à 30 cm de long, taillée à partir d'une tige creuse de mil, où l'on aménage un trou. Elle servait aux cultivateurs pour signaler leur présence ou leur arrivée aux champs. Le mil n'étant pratiquement plus cultivé aujourd'hui, cet instrument est en voie de disparition.

Dibêngtélé

Dibêngtélé (fig.2) (décrit par C.Gauthier-Guilmain, en 1989) est un tambour constitué d'une grandealebasse de 50 cm de diamètre, pour une profondeur d'environ 35 cm. Il est obturé par une peau de mouton très fine, genre parchemin, fixée par un réseau de ligatures formant filet sur le corps de laalebasse. Ces ligatures sont maintenues par trois cercles concentriques, serrés sur le fond et fixés sur un anneau en fer. Normalement, les ligatures sont en peau, mais actuellement deux sont provisoirement remplacées par du nylon («parce qu'on n'a pas trouvé de peau»). A l'intérieur de laalebasse, deux grelots en fer sont accordés.

Laalebasse est décorée de traînées de peinture blanche (probablement du kaolin, très employé à des fins décoratives) qui n'évoquent aucun motif particulier et ne semblent pas avoir de signification.

Ce tambour a deux usages :

a) fixe, suspendu à une sorte de portique et frappé avec une baguette en forme de petit maillet (il évoque alors tout à fait le tam-tam chinois - le véritable tam-tam), il sert alors à appeler les habitants du village à la chefferie, lors d'événements importants - on l'a ainsi utilisé lors de la visite de l'ambassadeur de France en 1989 ;

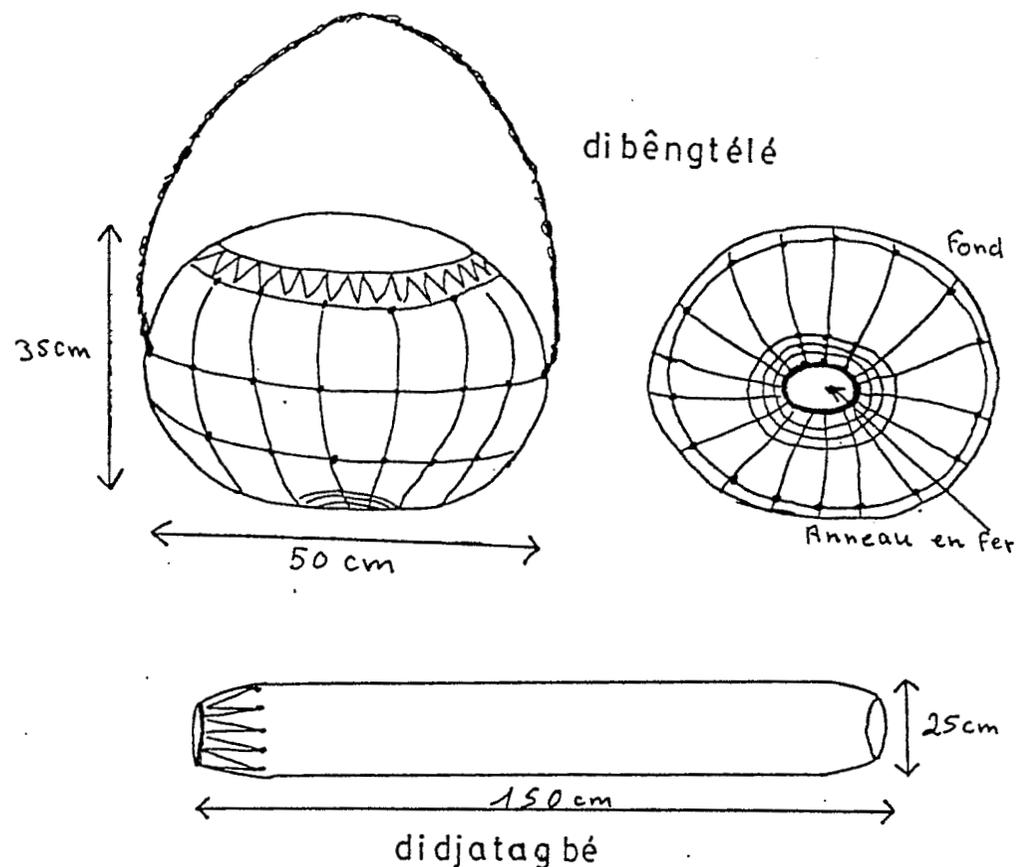


fig. 2 - instruments de musique en pays adélé
(Végué, 1989, dessins de C. Guilmain-Gauthier)

b) en ambulatoire, suspendu au cou du joueur, qui le frappe de la main (c'est un cousin du chef qui jouit actuellement de cette prérogative) ; il accompagne les danses cérémonielles profanes, où sa prestation n'est jamais très longues ; en aucun cas, il ne peut sortir pour de simples réjouissances.

Selon la légende, il passe pour dater du temps de Konto, le fondateur de Yégué.

B - INVENTAIRE A TINTCHRO

Didjatagbé

Didjatagbé (fig.2) est un tambour monoxyle d'une longueur de 1,50 m pour un diamètre de 25 cm. L'une des extrémités est recouverte d'une peau lacée, fixée par dix points d'attache ; l'autre extrémité est laissée libre et ouverte. Il n'est pas décoré et le bois a gardé sa patine naturelle. Ce tambour est toujours utilisé couché sur le sol, en frappant alternativement sur la peau et sur le corps du tambour. On se sert de deux baguettes droites pour chercher la cadence ; puis on utilise une seule baguette, tenue dans la main droite, le rythme étant soutenu par la main gauche qui frappe la peau. Le joueur est penché ou agenouillé devant le tambour.

Autrefois, ce tambour servait essentiellement à envoyer des messages d'un village à l'autre. Actuellement, il n'est plus utilisé que pour les fêtes et réjouissances profanes.

Les tambours obriginti

Obriginti (fig.3) est un tambour monoxyle vertical, soclé, de 60 cm de haut et de 28 cm de diamètre. L'ouverture supérieure est garnie d'une peau lacée, retenue par six attaches à environ 10 cm du bord. Le bas du corps du tambour, au-dessus du socle, est décoré de traits gravés, entrecroisés entre deux stries parallèles. Le bois est noirci, mais la peau n'est pas teintée.

Ce tambour sert aux danses cérémonielles. On le bat uniquement avec les deux mains. L'exemplaire présenté ici est le tambour mâle. Le tambour femelle, légèrement plus petit, est le *dibimbi*.

Le joueur est debout, penché vers le tambour qu'il tient entre ses jambes.

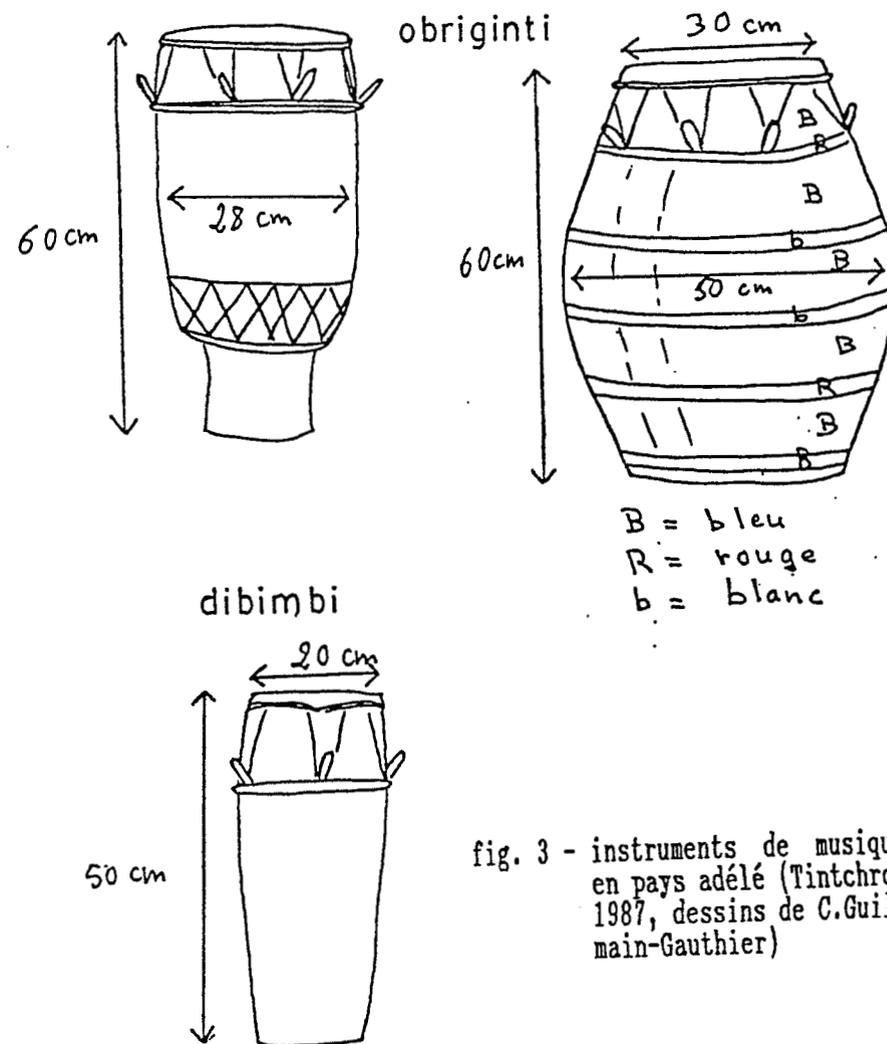


fig. 3 - instruments de musique en pays adélé (Tintchro, 1987, dessins de C.Guilmain-Gauthier)

Le deuxième tambour du type *obriginti* (fig.3) est aussi haut (60 cm), mais plus trapu que le précédent, et ne possède pas de socle. De forme ovoïde, le plus grand diamètre mesure environ 50 cm et le plus petit 30 cm. A l'ouverture supérieure, une peau lacée, débordant très peu, est retenue par six attaches. L'ouverture inférieure est laissée libre.

Contrairement aux autres tambours, celui-ci est fabriqué à partir d'un assemblage de «*douelles*», cerclées selon une technique étrangère au pays adélé, qui est celle des tonneliers de la côte togolaise du XIX^{ème} siècle. Des tambours de ce type sont toujours fabriqués dans le sud du Togo, ainsi qu'au Ghana. Ce tambour est décoré de rayures horizontales, alternativement bleues, rouges et blanches (le bleu n'est pas une couleur traditionnelle chez les Adélé). Il est le seul tambour peint ainsi.

On frappe ce tambour avec les mains, et on l'utilise uniquement lors des fêtes et réjouissances profanes. Le joueur est assis, le tambour posé devant lui.

Le tambour femelle est appelé *dibimbi*, ainsi qu'un tambour «*enfant*». *Dibimbi «femelle»* (fig.3) est un tambour monoxyle presque droit, mesurant 50 cm de haut pour un diamètre supérieur de 20 cm. Une peau lacée, retenue par quatre attaches situées sur un bourrelet rapporté, fixé à une dizaine de centimètres du haut, ferme l'ouverture supérieure. L'ouverture inférieure est laissée libre. Le bois est noirci et brillant (peut-être a-t-on utilisé ici un mélange d'huile et de poudre de charbon de bois qui donne un beau poli brillant) ; la peau a sa couleur naturelle.

Ces tambours ne s'utilisent que par paire et sont frappés à l'aide de deux baguettes droites. Ils s'utilisent aussi bien pour les réjouissances que pour les cérémonies. Les joueurs sont assis et tiennent les tambours entre leurs jambes. Le tambour mâle, légèrement plus grand, était en réparation au moment de notre enquête.

Les tambours *atempa*

Les tambours *atempa* (sing. *ditempa*) sont des couples de tambours funéraires, dont l'un est femelle et l'autre mâle.

La figure n°4 présente un couple de deux tambours monoxyles sur socle, de forme légèrement globulaire. Tous les deux mesurent 1 m de haut. Le diamètre supérieur du tambour femelle est de 35 cm, pour un diamètre inférieur de 55 cm ; le diamètre supérieur du tambour mâle est de 40 cm et le diamètre inférieur de 60 cm.

Leur ouverture supérieure est obturée par une peau cerclée d'une baguette et maintenue par cinq attaches, situées à une quinzaine de centimètres du haut. Ces deux tambours sont en bois noirci, mat. Des stries parallèles ornent entièrement les parois ainsi que le socle.

Ils sont frappés avec deux baguettes recourbées à l'une des extrémités. Les joueurs sont assis, les tambours légèrement inclinés, appuyés contre leurs genoux. Le tambour mâle a un son plus grave que le tambour femelle.

Ces deux tambours trouvés à Tintchro sont tout à fait comparables à ceux de Yégué. On trouve également ce genre de tambour à Katchenké.

D'autres tambours *atempa*, de cette forme et de ces dimensions, sont décorés de profondes cannelures parallèles d'environ 4 cm de large, au lieu de stries fines comme ceux-ci.

Un deuxième couple de tambours *atempa*, tout à fait comparable au précédent en ce qui concerne la forme, les dimensions et la façon d'en jouer, nous a également été présenté. Seul le décor est différent, puisque douze faisceaux, alternés de stries parallèles, ornent tout le corps des tambours.

Les douze faisceaux supérieurs du tambour mâle comportent chacun sept stries ; les douze faisceaux inférieurs en comportent six. Ces proportions sont inversées pour le tambour femelle. Douze bandes verticales de trois stries parallèles ornent le socle du tambour mâle ; elles comportent quatre stries pour le tambour femelle. Une bande continue de raies parallèles, d'environ 5 cm de haut, court sous les attaches de la peau des deux tambours.

Un troisième couple de tambours *atempa* (fig.4) est formé de deux tambours monoxyles droits, sans socle. Le tambour mâle mesure 140 cm de haut, pour un diamètre de 30 cm ; le tambour femelle a sensiblement le même diamètre, mais une hauteur de 60 cm et une base légèrement refermée.

Une peau, cerclée d'une baguette, est fixée au tambour par six attaches situées à une vingtaine de centimètres du bord.

Le bois des deux tambours est noirci, sauf la partie supérieure du tambour mâle allant du bord au niveau des attaches délimité par un léger rebord ; ce rebord est plus accentué sur le tambour femelle.

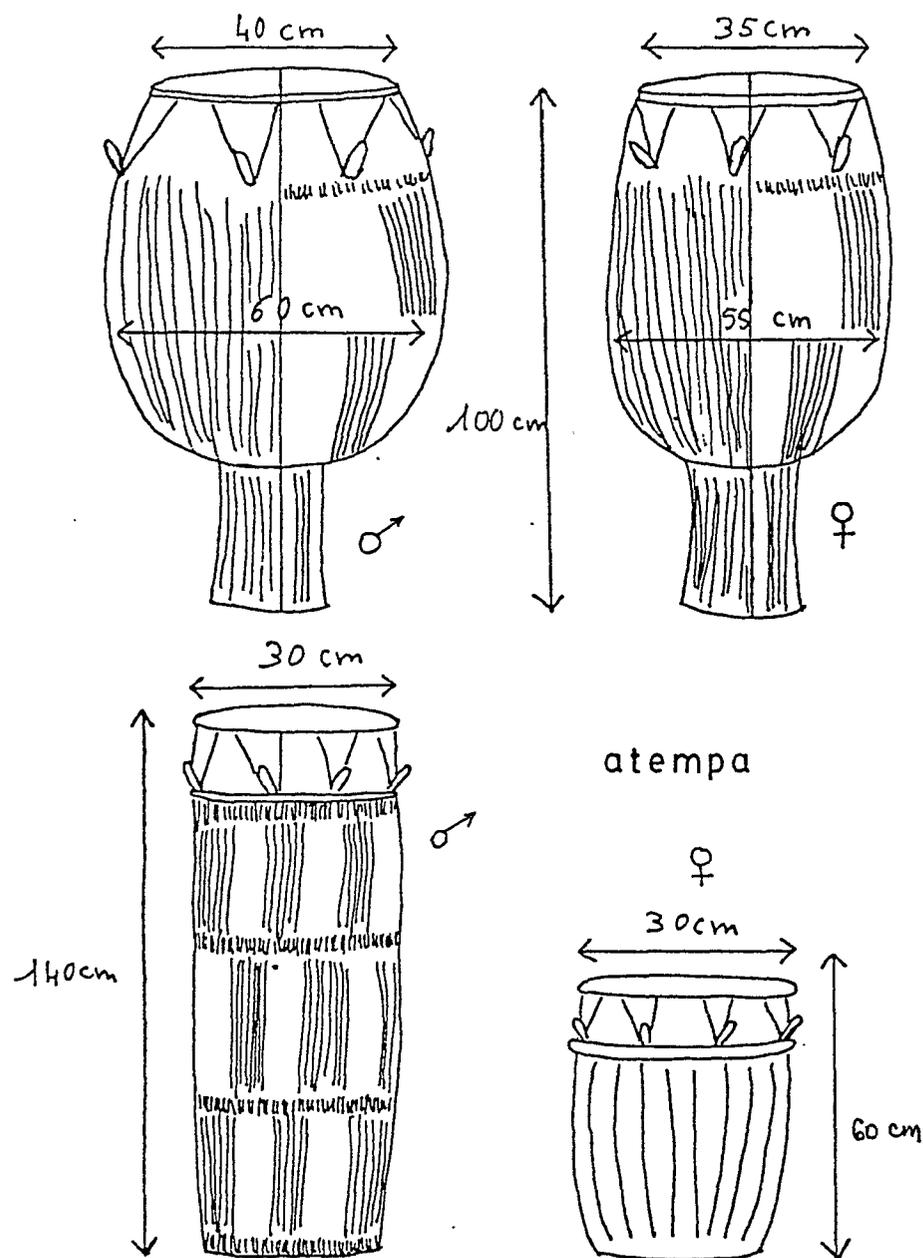


fig. 4 - instruments de musique en pays adélé
(Tintchro, 1987, dessins de C. Guilmain-Gauthier)

Le corps du tambour mâle est décoré de trois faisceaux de stries parallèles, séparés par une rangée continue de petites rayures parallèles, que l'on retrouve également au niveau supérieur et au niveau inférieur. Les faisceaux supérieurs comportent six stries, les faisceaux médians en comportent huit et les faisceaux inférieurs, six. Le bois a sa patine naturelle brun foncé.

Le joueur de ce tambour est debout, le tambour dressé devant lui.

En ce qui concerne le tambour femelle, le bois est totalement noirci. De profondes cannelures parallèles ornent la totalité du corps du tambour, depuis le record des attaches jusqu'à 5 cm de la base. Ce tambour se joue assis ou debout en ambulateur, la bride passée autour du cou du joueur.

Les tambours funéraires sont toujours utilisés par paires et gardés à la maison où ont eu lieu les dernières funérailles. Ils sont tous frappés avec des baguettes recourbées.

- PAYS TEM

Instruments de musique en pays tem

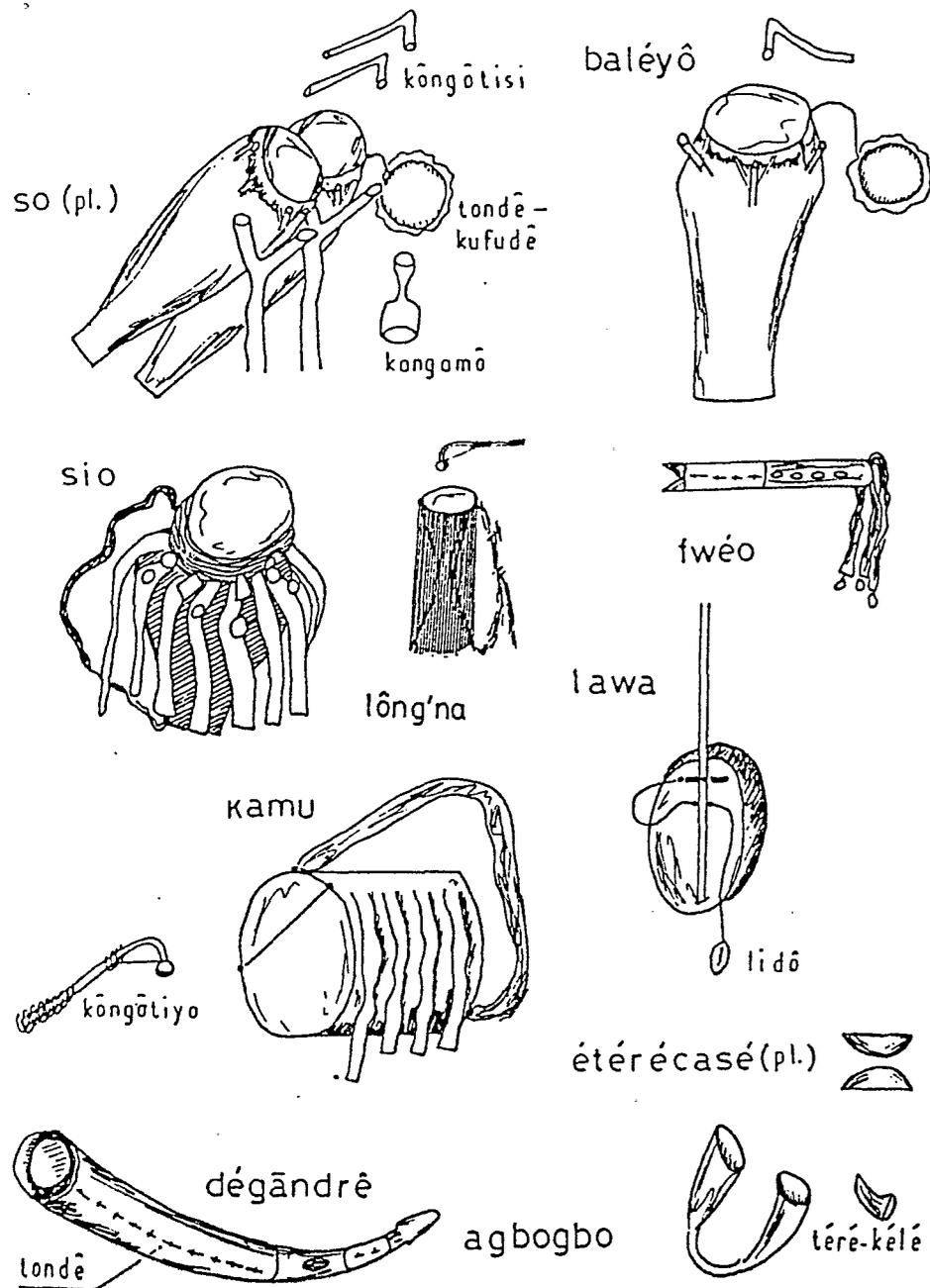
A - INVENTAIRE A KOUMONDE

So (sing. *suri*)

So (fig.5) sont des tambours gémeaux penchés sur des supports de bois fourchu. Chevauchant les instruments par derrière, le joueur frappe les deux instruments alternativement, à l'aide de bâtonnets crochés (pluriel *kôngôrisi*). Un couvercle de peau d'antilope (*tôndê kufudê*; *tondê* = la peau et *kufudê* = le couvercle) protège la surface sonore de chaque élément. Lorsqu'on veut retendre cette surface sonore, on enfonce les bois qui la retiennent au moyen d'un maillet (*kângamô*). On retrouve ce type de tambours gémeaux dans l'aire ashanti. Ils correspondent aux tambours *atempa* du pays adélé; mais ceux-ci sont debout et non penchés.

Baléyo

Baléyo (fig.5) est un tambour sur pied. Vertical au repos, il est, d'une main, tenu légèrement penché, tandis que le musicien en frappe la surface sonore, à l'aide de son autre main et au moyen d'un bâtonnet croché (*kôngôrisi*).



Sio

Sio (fig.5) est un petit tambour portatif que l'on met entre ses cuisses. Il peut également être porté à l'épaule, grâce à une bretelle en cuir. On le tape des deux mains. Fabriqué à partir du bois d'un arbre appelé «*hwélu*», il est abondamment pourvu de la nières de cuir, qui masquent son ventre bulbeux. Celles-ci sont garnies, dans un but manifeste de décoration, de cauris et d'objets métalliques de toute sorte (pièces de monnaie, capsules de bouteille, boîtes de bière, supports de spirales anti-moustiques, etc.) qui tressaillent aux mouvements.

Tamo

Tamo (fig.5) est un gros tambour cylindrique porté sous le bras et rattaché à l'épaule par une bretelle. On le frappe avec un bâton (*kōngōtivo*) dont l'extrémité, qui s'achève en forme de boule, est maintenue recourbée par une ficelle, et dont la poignée est renforcée de lanières de cuir. Une élastique, tendue en travers de la surface sonore, grésille aux moindres vibrations de la membrane.

Lōng'na

Lōng'na (fig.5) est également un tambour d'aisselle, de plus petite taille, très léger, tendu extérieurement pas des cordes qui masquent son corps en sablier. Il est, lui-aussi, frappé avec le bâton *kōngōtivo*.

Lawa

On quitte les tambours avec *lawa* (fig.5), qui est un luth à deux cordes, constitué d'unealebasse recouverte d'une peau dont les bords sont «cloués» à la caisse au moyen de petits bois. Un fragment d'ivoire - naguère un cauris (*lidasé*, plur. *lidô*) retenu par une corde à l'instrument - sert d'onglet. Un petit bâtonnet, introduit entre la caisse et les cordes, sert à régler le son par un jeu de va-et-vient qui modifie la tension des cordes.

Fwisi (sing. *fwéo*)

Les flûtes (*fwisi*, sing. *fwéo* ; fig.5) sont munies de quatre trous sur une face et d'un trou au verso. De nombreuses lanières de cuir pendent à l'extrémité de l'instrument et sont garnies de cauris, de pièces de monnaie et d'objets métalliques clinquants. A la chefferie voisine de Kéméni, un autre flot de lanières de cuir pend à partir de la portion de la flûte comprise entre

fig. 5 - instruments de musique en pays tem
(Koumondé, 1984, dessins de J.-C. Barbier)

le bec et les trous. La partie fermée de l'instrument est recouverte de cuir de mouton noir.

Dégâdré

L'olifant (*dégâdré* plur. *agândra*) (fig.5), en ivoire, est sculpté à son extrémité pointu et sur le pourtour de l'orifice par où souffle le musicien. Il est recouvert par ailleurs d'une peau de boeuf. A l'intérieur, là où la défense d'ivoire s'élargit, un bois creux, fait avec n'importe quel arbre, épouse la corne pour en réduire les résonnances. On verse à l'intérieur de l'olifant, par la grande ouverture, de la bouillie de mil ou, à défaut, de l'eau ; le liquide ainsi répandu empêche que l'instrument ne se dessèche et lui conserve ses sonorités basses.

Etérécasé

Les castagnettes (*étérécasé*) (fig.5) sont constituées de graines creuses dont on entrechoque les deux éléments au niveau de leur partie convexe, en les tenant l'un au-dessus de l'autre ; mais seul l'élément supérieur est mobile et cogne l'autre, qui est maintenu par la main droite.

Agbogbo

La double cloche (*agbogbo*) (fig.5) est frappée à l'aide d'un bois (n'importe lequel), naguère avec une dent de phacochère (*téré-kélé, téré = phacochère, kélé = dent*). Le musicien frappe toujours la même face d'un seul élément - si bien que cette partie présente un aspect plus usé - et non alternativement les deux bouches de métal.

Ces instruments, lorsqu'ils constituent l'élément central d'un orchestre, donnent leur nom au chant ou à la danse qu'ils soutiennent. Lors de notre enquête à Koumondé, nous avons eu l'occasion de voir en oeuvre les manifestations suivantes :

So : les tambours gémeaux, sur lesquels est nommé cette danse, sont accompagnés du tambour portatif *sio*, du gros tambour cylindrique porté sous le bras (*tamo*) et d'une double cloche (*agbogbo*).

Balévô : le tambour sur pied (*balévô*) est secondé par le tambour portatif *sio* et le gros tambour d'aisselle (*tamo*).

Fwisi : trois flûtes (*fwisi*, sing. *fwé*) sont accompagnées du tambour portatif (*sio*), du gros tambour d'aisselle (*tamo*) et d'une double cloche (*agbogbo*) ; des hommes dansent devant l'orchestre pour l'honorer, puis sont relayés par une paire de danseuses.

Enfin, un griot de Koumondé, Azengi Luwô, âgé d'environ 65 ans, portant une tunique de couleur grise, sobre, serrée au col comme un clergyman, ayant mis une queue de boeuf (*wozu*) à son poignet, chanta de sa voix rauque, accompagné d'un luth (*lawa*) et soutenu par trois joueurs de castagnettes (*étérécasé*) et d'un tambourinaire utilisant le tambour portatif (*sio*).

B - INVENTAIRE A ADJEIDE

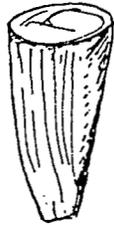
La chefferie d'Adjéidé, dans la partie septentrionale de Tchamba et qui correspond au canton de Kri-kri, possède plusieurs grandes danses coutumières. Chacune de ces danses est localisée dans le quartier où elle fut fondée : *Tchuukaa* au quartier Malwurodê chez les Kumaté, *Lâûdû* rassemble les tisserands de Géri-Malam, *Imaanii* est la danse des femmes du même quartier et de descendance soudanaise, *Gumbé* est la danse des Akpéna du quartier Kazakalé, *So* est l'apanage des Mola de Torogodê, *Ki vaaru*, celui des Mola de Kominidê, de Digbândjiré et de Kola, *Kpalawôô* regroupe les femmes de Kominidê, quartier à majorité mola. En cela, ces danses sont emblématiques de certains quartiers et en manifestent l'identité.

Cette localisation d'ordre historique n'est cependant pas exclusive d'une participation périphérique provenant d'autres quartiers. La danse est ouverte à tous les volontaires. Il n'en reste pas moins que les instances dirigeantes de ces associations coutumières sont en général homogènes sur le plan résidentiel et quant à l'appartenance clanique. Elles renforcent les particularismes locaux.

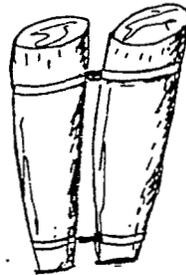
Ces associations cultivent le jeu des différences. Chacune se dote d'un uniforme et d'instruments de musique qui leur sont spécifiques. Les jours de réunion sont distincts.

Certaines associations conservent leur fonction religieuse : *Tchuukaa* contrecarre l'action des sorciers, *So* invoque les ancêtres ; mais la plupart ont un caractère seulement ludique et elles servent de cadre à une entraide de quartier (des collectes sont faites en faveur des membres en difficulté : maladie, décès, funérailles).

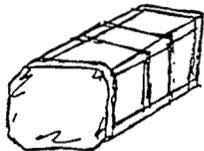
korômbos



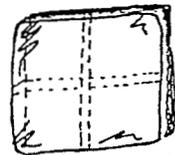
mâmbos



gumbé



tamalé



kpatêngé



armature en bois représentée en pointillés

fig. 6 - instruments de musique en pays tem
(Adjéidê, 1989, dessins de J.-C. Barbier)

Les associations coutumières utilisent les instruments de musique habituels : les deux tambours gémeaux *so* animent l'association de même nom ; la danse guerrière *kivaarû* est soutenue par des tambours portables (*kamu, lóng'na*) et la double cloche (*agbogbo*), instruments qu'on retrouve, avec les mêmes musiciens, à l'association féminine Kpalawôô ; Imaanii, autre association féminine, est animée par des joueurs de tambours (*lóng'na* et *kamu*).

La nouveauté instrumentale apparaît au niveau des associations de danse qui mobilisent les jeunes, notamment les danses Gumbé, Sinpa et Kétékpéé, particulièrement appréciées lors des réjouissances populaires. En effet, aux instruments précédents (Sinpa est soutenue par le tambour *kamu*, Kétékpéé par le petit tambour d'aisselle *lóng'na*), s'ajoutent, d'une part, une série d'instruments dont la structure de base est une peau tendue par une armature légère, en bois (*gumbé, tamalé, kpatêngé*) (fig.6), d'autre part, des tambours sur pied de style sud-américains (*korômbos* et *mâmbos*) (fig.6). Mâmbos est un tambour gémeaux dont les deux éléments sont reliés par une armature en fer ; on le frappe avec deux baguettes dont les extrémités sont recouvertes de caoutchouc. Un autre instrument, *akirimaawa*, donne le nom à une autre danse, mais nous n'en avons pas la description.

Ultime innovation : un jeune de Géri-Malam a introduit un électrophone équipé d'une batterie et organise un bal chez lui tous les vendredi et samedi (avec 50 F l'entrée et la vente de boissons ; ce jeune se fait chaque week-end environ 3000 F) !